

La recherche fondamentale a-t-elle un sens ?

Quelques remarques d'un mathématicien catholique

par Laurent Lafforgue¹

Nous autres chercheurs et universitaires qui avons consacré notre vie à l'étude, à l'approfondissement et à la transmission de la connaissance, sommes habitués à penser que nos travaux possèdent une valeur spéciale. Sans oser le dire trop ouvertement, nous croyons la plupart du temps que notre métier de chercheur ou d'universitaire est plus qu'un métier ordinaire. Nous sommes confortés dans la bonne idée que nous avons de ce que nous faisons par tout un milieu auquel nous appartenons, un milieu qui communique dans une sorte de culte de la science, de la connaissance et de l'intelligence. Ce culte de la science comprend celui d'un certain nombre de figures historiques devenues légendaires qui ont illustré de façon particulièrement impressionnante la quête multiséculaire du savoir.

Notre fierté et notre confiance en nous-mêmes se trouvent cependant blessées quand nous nous apercevons que la plupart des personnes étrangères au milieu universitaire manifestent par des paroles ou par un comportement dédaigneux qu'elles ne reconnaissent pas à nos savoirs une très grande valeur, en tout cas qu'elles ne considèrent pas du tout la recherche de connaissance comme nécessaire pour bien vivre. Au contraire, nombreuses sont les personnes extérieures au milieu universitaire pour qui la vie académique, c'est-à-dire la vie vouée au service des savoirs, n'est pas la vraie vie.

D'ailleurs, bien des universitaires sont parfois eux-mêmes saisis d'un tel doute. Quand des universitaires en viennent à remettre en cause au moins partiellement la valeur de la science et de la connaissance, ou bien simplement les opinions dominantes des milieux universitaires et scientifiques, cela provoque chez leurs collègues des réactions d'autant plus vives que chacun, en son for intérieur, est exposé à douter de ce qu'il fait et de l'orientation que sa vie a prise.

Il est naturel pourtant que les universitaires se confrontent à cette question de fond qui mérite vraiment d'être posée : La recherche et la transmission des connaissances sont-elles absurdes ? Consacrer sa vie, qui est courte, à l'étude austère de disciplines particulières, c'est-à-dire de savoirs nécessairement très partiels, est-il absurde ? Ou bien cela a-t-il un sens ?

¹ Professeur à l'Institut des Hautes Études Scientifiques (IHES), Bures-sur-Yvette, France.

Pour commencer, nous pouvons nous demander comment notre vie a peu à peu pris le tour qu'elle a prise. Comment et pourquoi sommes-nous devenus des universitaires, des mathématiciens, des scientifiques, des chercheurs et des professeurs dans toutes les branches du savoir ?

Si nous y réfléchissons, nous réalisons vite que c'est d'abord et principalement pour des raisons sociales que, au fil des ans, nous avons orienté notre vie vers le service de la connaissance.

Dès l'enfance, nous avons fréquenté des écoles et avons consacré au travail scolaire une part considérable de notre temps. Ce qui suppose l'existence et l'extension universelle de l'institution appelée école, dans laquelle s'activent dans le monde entier des millions d'instituteurs et de professeurs et à laquelle les sociétés et les États allouent des ressources immenses. D'autre part et de façon presque aussi déterminante, la plupart d'entre nous avons grandi dans des familles où apprendre, étudier, aiguïser son esprit, étaient considérés comme ayant une grande valeur. Une conviction à laquelle, si elle était celle de nos parents et de nos aïeux, nous avons adhéré de longues années avant d'en prendre conscience. Une conviction que nous avons reçue comme l'air que nous respirions et qui a accompagné la croissance et la maturation de notre personnalité.

Plus tard, nous avons été accueillis dans le monde universitaire, d'abord comme des étudiants, puis comme des professeurs et des chercheurs. Ce qui suppose qu'il existe des universités, qu'il soit reconnu et valorisé socialement de venir y étudier, et que ces universités soient dotées de ressources suffisantes pour que d'innombrables jeunes gens puissent y étudier dans de bonnes conditions et que des sociétés entières de professeurs y trouvent les moyens de vivre bien ainsi que des signes tangibles de la valeur reconnue à leurs travaux. Il est d'ailleurs remarquable que le pays où nous sommes, les États-Unis, tout dominé qu'il soit par le pragmatisme et par l'économie, met sa fierté dans ses universités et leur consacre des ressources à la mesure de la reconnaissance qu'il leur accorde.

Cet état de fait, qui est plus éloquent que n'importe quel discours sur la valeur du savoir, invite à s'interroger sur la raison d'être de l'institution des universités et sur le sens de la valeur que de larges milieux sociaux accordent à la connaissance en tant que telle.

Bien sûr, des millions de familles se soucient des études des enfants d'abord parce que les parents escomptent une promotion sociale et des conditions de vie meilleures comme récompense de ces études. Mais une telle observation ne fait que transporter des familles à la société dans son ensemble la question de la valeur reconnue au savoir : dans une société qui ignorerait la valeur de la connaissance, étudier ne permettrait pas de promotion sociale, chercher ou enseigner ne permettraient même pas de gagner de quoi vivre.

On pourrait objecter que, avec le développement toujours plus extraordinaire des techniques, le savoir est devenu source de pouvoir et de richesse. Mais cela n'explique pas la fondation et le développement médiéval des universités, ni

l'apparition des écoles philosophiques grecques, ni celle de cercles intellectuels animés du désir de savoir dans de nombreuses civilisations. Des hommes se sont voués à l'étude et à la réflexion, ils ont été mus par le souci de transmettre les fruits de leurs recherches et ils ont rassemblé autour d'eux des disciples, bien avant que l'étude permette la constitution d'un nouveau pouvoir sur les choses et sur les hommes. Aujourd'hui encore, la plupart des disciplines universitaires ne sont pas directement liées à des techniques de maîtrise du monde.

Finalement, on est amené à reconnaître ceci : La première raison d'être de l'Université comme de toutes les traditions de recherche et de transmission de la connaissance et des institutions qui ont incarné ces traditions, est le désir de la vérité.

Nous vivons dans un temps de relativisme où la plupart des personnes ressentent une gêne face au concept de vérité au point de répugner à employer même le mot qui le désigne. Cette gêne et cette répugnance sont sensibles jusque chez les scientifiques et les universitaires. Pourtant, tout article de recherche et tout enseignement sont irrédûctiblement chargés d'une prétention à la vérité sans laquelle ils n'existeraient même pas. Si un certain crédit en matière de vérité ne leur était pas reconnu, aucun article de recherche ne serait jamais lu, aucun enseignement ne serait écouté, aucun professeur ne serait recruté dans aucune institution. Si un chercheur ou un universitaire ne gardait pas au fond de lui-même une confiance irrédûctible dans la vérité, quoi qu'il en pense superficiellement et quoi qu'il en dise, jamais il n'écrirait aucun article, jamais il ne dispenserait aucun enseignement, jamais il ne paraîtrait devant aucun élève ni n'échangerait avec aucun collègue. Si nos contemporains avaient renoncé à la vérité autant que la plupart le prétendent, les universités, les académies, les centres de recherche seraient abandonnés et tomberaient en poussière. Or, constatons-le, toutes ces institutions continuent bel et bien à exister. Elles sont même plus nombreuses que jamais. Cela signifie, mieux que n'importe quelles déclarations d'amour du savoir, que nos contemporains, quoi qu'ils disent, n'ont pas renoncé à la vérité.

Le mot « vérité » est présent dans la langue avant tout comme un appel d'une réalité mystérieuse qui ne se laisse jamais posséder entièrement. Il est impossible d'enfermer la vérité dans aucune définition qui la contiendrait, et toutes les idées précises que nous pouvons formuler à son propos permettent seulement de l'approcher. Or les idées des hommes sur la vérité président au développement des différentes formes historiques des institutions – écoles de sagesse, écoles philosophiques, universités – fondées en vue de la vérité.

Passons en revue quelques idées sur la vérité qui sont venues à l'esprit des hommes au cours de l'histoire :

Premièrement, l'exactitude, la factualité sont des caractères de la vérité. La vérité se manifeste dans ce qui est vrai, dans les faits tels qu'ils sont. En ce sens, elle s'oppose au faux.

Deuxièmement, la vérité se manifeste avec une plus grande intensité dans ce

qui est essentiel, dans ce qui va au fond des choses. La vérité pleine et entière est fondamentale au sens qu'elle est au fondement de ce qui est. La vérité en ce sens s'oppose à l'apparent, à l'illusoire et aussi au secondaire, au dérivé, au périphérique. La vérité est au centre.

Troisièmement, la vérité est non pas seulement au centre mais au coeur. Elle est ce qui est susceptible de toucher chacun au plus profond de son être et de sa vie. Elle s'oppose à ce qui est indifférent, à ce qui ne compte pas vraiment, à ce qui n'est pas réellement susceptible de nourrir notre vie. La vérité est substantielle.

Le propre des écoles de sagesse qui se sont développées dans les différentes civilisations et qui fleurissent aujourd'hui encore est d'envisager la vérité dans la perspective de la vie. On voudrait connaître la vie bonne et pour cela on recherche une certaine vérité sur la vie susceptible de nous permettre de mieux vivre. Est recherché et retenu de la vérité ce qui paraît se rapporter directement à nos vies telles qu'elles sont vécues.

Les écoles philosophiques nées en Grèce ont certes été des écoles de sagesse en ce sens mais leur propre a été d'approfondir aussi la seconde dimension de la vérité, la recherche de l'essence des choses et du monde, même si le savoir développé sur l'essence du monde n'entretenait plus avec la vie qu'un lien de plus en plus ténu.

L'Université inventée par l'Église latine médiévale a, dès sa fondation, développé un respect religieux de l'exacitude et de la factualité considérées comme devant ne le céder à rien et s'appliquer universellement à tous les objets. Ni le souci de connaître l'essence des choses et du monde, le souci du centre, ni le besoin d'une vérité qui soit en rapport avec notre vie, ne devaient relâcher la discipline infrangible de l'exacitude et de la factualité. Cette marque distinctive de l'Université va d'ailleurs de pair avec un autre trait constitutif : la façon dont l'Université s'est structurellement organisée pour dépasser toujours davantage les savoirs qu'elle enseigne, en les élargissant et les approfondissant sans limite. Toutes les écoles de philosophie, de celles de la Grèce aux encyclopédistes des Lumières, ont rêvé de parvenir un jour à établir un savoir total et définitif, un savoir qui engloberait le monde. Ce rêve persiste d'ailleurs dans l'esprit de certains scientifiques de notre temps. L'Université suppose pourtant, dans son principe et dans sa structure, que ce rêve est vain.

Le principe qui fonde l'université et lui confère ses caractères distinctifs parmi toutes les institutions qui furent créées pour la recherche et la transmission du savoir est d'autant plus étonnant qu'il s'oppose à des sentiments humains très forts : Ne paraît-il pas absurde de consacrer son existence à développer et à enseigner des savoirs dans une institution qui existe pour les dépasser ? Ne paraît-il pas absurde de consacrer une part très importante de notre courte vie à des disciplines sans rapport tangible avec la vie, comme par exemple les mathématiques ? Ne paraît-il pas absurde d'accorder le plus grand soin possible à la connaissance de choses parfaitement insignifiantes, les plus éloignées de l'essentiel en n'importe quel sens imaginable ? Ce sentiment d'absurdité ne nous saisit-il pas à la gorge quand nous lisons les intitulés de travaux de recherche dans des domaines très éloignés des nôtres, que ces intitulés

nous semblent insignifiants et même ridicules, et que nous réalisons soudain que les intitulés de nos propres travaux produisent certainement la même impression sur les personnes étrangères à notre recherche ?

Et pourtant l'Université existe : Fondée aux XII^e et XIII^e siècles, elle n'a jamais cessé de se développer au cours de l'histoire ; elle est aujourd'hui l'une des institutions les plus importantes de presque tous les pays du monde.

Pourquoi ? Quel est donc le ressort de l'Université ? De quelle source coule silencieusement la force qui permet à ses membres de surmonter des sentiments humains très puissants pour consacrer leur vie à l'étude méticuleuse de faits apparemment sans pertinence et sans rapport avec la vie ?

Je suis persuadé pour ma part que ce ressort est de nature théologique. La source de l'Université est dans la révélation juive et chrétienne, telle qu'elle a été approfondie dans la théologie catholique médiévale. Ce disant, je ne parle pas seulement ni même spécialement des universités officiellement catholiques, je parle de l'institution universitaire dans son ensemble. L'Université tient son principe de sa gestation au sein de l'Église il y a plus de huit siècles.

Le principe qui fonde le plan d'étude universel et systématique de l'Université et son commandement d'obéissance scrupuleuse aux faits, principe sur lequel elle repose toujours, est limpide : c'est la révélation que Dieu est le Créateur de toutes choses.

Parce que toutes choses sont créées par Dieu, toutes méritent d'être étudiées. Parce que toutes choses sont créées par le Dieu unique, toutes sont en relation avec l'absolu, même si leur lien et celui de leurs moindres détails avec la source de l'être nous est obscur. Continuer à aller de l'avant dans l'étude de telles ou telles choses particulières, alors que leur lien avec l'absolu reste caché, voire qu'il semble s'obscurcir toujours davantage au fur et à mesure que, dans leur progression, les connaissances ne cessent de se ramifier, suppose que, à un niveau plus profond encore que la conscience, la communauté des chercheurs garde une confiance indestructible que toutes choses sont pertinentes.

Toutes choses méritent d'être étudiées avec le souci le plus scrupuleux de l'exactitude, le souci de les voir telles qu'elles sont, de se mettre à l'écoute de leur vérité délicate, de toujours être prêt à remettre en cause les représentations que nous en avons pour déchiffrer avec encore plus de fidélité leur langage muet, parce que toutes, étant créées par Dieu, disent quelque chose de leur Créateur, qui est infiniment plus grand que nous et qui ne nous trompe pas. Parce que toutes choses sont créées par la Parole de Dieu, par son Verbe, toutes choses sont des paroles de Dieu, des paroles du Verbe, des paroles de la Parole.

Mais le Dieu de la révélation juive et chrétienne n'est pas seulement unique et absolu, il n'est pas seulement le Créateur de tout ce qui est, il est spécialement notre Créateur. À la différence des choses, il nous crée « *à son image et comme sa ressemblance* » (Gn 1,26). Lui qui est Verbe, Logos, il nous donne parole et raison. Dans une magnifique et profonde étude que le philosophe allemand Josef Pieper

consacra à St Thomas d'Aquin², ce philosophe montra que le concept de création par le Dieu de la révélation a chez St Thomas deux corollaires qui sous-tendent l'ensemble de sa pensée sur le monde : Premièrement, il n'y a pas de limite à l'intelligibilité du monde créé par Dieu. Deuxièmement, cette intelligibilité de la création est insondable, inépuisable, infinie. Ainsi s'exprime chez le plus grand maître de l'Université médiévale la condition de possibilité de l'approfondissement illimité des connaissances sur laquelle reposent, jusqu'à ce jour, l'existence et la structure de l'Université.

Plus encore, le Dieu de la révélation, qui nous crée « *à son image et comme sa ressemblance* », crée chacun par amour, il intervient dans l'Histoire collective et individuelle comme le montre l'Histoire du peuple d'Israël ainsi que celle de l'Église, il veille sur chacune de nos vies au point que, rapporte l'Évangile, « *même nos cheveux sont tous comptés* » (Mt 10,30). L'amour du Dieu de la révélation chrétienne va si loin que, pour notre salut, il a donné son Fils unique. Puisque c'est le même Dieu qui est le Créateur de toutes choses et qui aime chacun d'entre nous d'un amour comme il n'y en a pas de plus grand, comment ne pas conclure que toutes choses non seulement sont en lien avec l'absolu mais aussi qu'aucune n'est indifférente pour nos vies, qu'il existe un rapport entre le secret de nos vies et toutes les choses qui nous apparaissent, et que ce rapport est fondé en Dieu ?

On serait tenté de penser qu'il n'est possible de conclure cela que dans la foi, puisque le sens des choses relativement à nos vies paraît se dérober toujours plus loin avec l'approfondissement sans fin des connaissances, de même que l'unité de toutes choses fondée dans l'unique Créateur paraît se dissoudre toujours davantage dans la diversification et la ramification des savoirs. Et pourtant, dans les universités du monde entier, on continue de cultiver tous les savoirs, de les approfondir et de les transmettre. Ainsi sommes-nous confrontés au paradoxe que la plus grande partie de ce qui se fait à l'Université n'a pas de sens véritable en dehors de la foi en le Dieu de la révélation juive et chrétienne, foi que la plupart des universitaires n'ont pas ou n'ont plus, mais que ces mêmes universitaires qui n'ont pas la foi continuent à chercher et à enseigner des parcelles de vérité comme s'ils avaient la foi et, souvent, mieux que d'autres qui ont la foi.

Prêter attention à toutes choses créées contre l'apparente évidence de leur futilité, jeter sur elles un regard qui ne se justifie vraiment que si elles ne nous ont pas été données pour rien, contre l'apparente évidence de leur absence d'intérêt pour notre vie, constituent des actes de grande confiance dans le Dieu Créateur. Ce sont aussi des actes de louange. Oui, l'Université est née au sein de l'Église comme une institution vouée à la louange de Dieu pour sa création, une louange qui prend la forme de l'étude toujours plus attentive de tout ce qui est. Dans la mesure exacte où l'Université cultive cette étude et respecte son principe fondateur de respect scrupuleux du réel, elle continue de faire monter vers Dieu une forme de louange.

La louange et la bénédiction de Dieu pour sa création sont au coeur de la piété juive. Peut-être est-il permis d'y discerner une raison profonde de la merveilleuse

2 Joseph Pieper, « Le concept de création », traduction française publiée aux éditions Ad Solem, 2010.

fécondité dont font preuve, dans le cadre de l'Université, d'innombrables chercheurs et professeurs issus du peuple juif ? En tout cas, c'est un fait que, en notre temps, le peuple juif dans toute sa diversité est devenu un bien meilleur serviteur que les catholiques de l'institution éminemment catholique qu'est l'Université. Même si l'on peut y voir une manifestation du mystère de la relation entre le peuple juif et l'Église, cette réalité constatée devrait aussi faire réfléchir les catholiques de notre temps sur leur manque de foi dans le Dieu Créateur et sur leur peu d'empressement à faire monter vers Dieu la louange.

L'évocation de la fécondité si remarquable d'innombrables universitaires d'origine juive amène à reconnaître une double vocation humaine capitale, qui est commune au peuple juif et à l'Université : la paternité et la filiation. La paternité et la filiation sont cultivées et vécues dans le peuple juif dans le double cadre de la famille et des communautés d'étude autour d'un rabbi qui enseigne ; elles se retrouvent à l'Université sous la forme de la relation entre maître et élève. Il n'est certainement pas sans conséquence pour l'Université née au sein de l'Église que, pour la foi chrétienne, la paternité et la filiation ont leur modèle en Dieu : Dieu lui-même est Père comme première personne de la Sainte Trinité, il est Fils comme seconde personne unie au Père par un amour qui est l'Esprit Saint, et ce Fils nous a appris à prier en appelant Dieu « notre Père ». Notre époque est traversée par une crise très grave de la paternité et de la filiation, crise étroitement liée à un rejet de Dieu. L'Université reste fidèle à son baptême dans l'Église lorsque, en maintenant la relation de maître à élève, elle préserve et perpétue une image et une forme de la paternité et de la filiation dont le modèle est en Dieu.

Pour la théologie de l'Église, l'enseignement prend sa source dans la paternité divine, selon la propre parole du Christ : « ... *tout ce que j'ai entendu de mon Père, je vous l'ai fait connaître.* » (Jn 15,15). L'enseignement humain a son modèle en Dieu puisque le Verbe s'est fait chair et que, pendant sa vie publique, le Christ, vrai homme et vrai Dieu, a consacré son activité principalement à enseigner ses disciples et les foules qui venaient l'écouter. L'Église, épouse et corps mystique du Christ, se dit d'ailleurs enseignante et, au long des siècles, d'innombrables prêtres et membres de congrégations masculines ou féminines ont choisi, à l'exemple du Christ, d'enseigner plutôt que d'engendrer. Il est particulièrement remarquable que, aujourd'hui, l'homme que l'Esprit Saint a inspiré à l'Église de choisir comme son pasteur est un prêtre professeur d'université.

S'il est vrai que le simple fait que le Christ ait enseigné est déterminant pour l'Université née de l'Église, tout aussi déterminant doit être le contenu de l'enseignement du Christ tel qu'il fut transmis dans les Évangiles. Et puisque la raison d'être de l'Université est la recherche de la vérité, ce que le Christ a dit de la vérité est sans doute le plus décisif à l'égard de l'Université. Par exemple, le rêve d'émancipation par l'étude et par la connaissance qui, au cours des derniers siècles, a animé tant de professeurs de toutes convictions et a inspiré la fondation de tant

d'écoles n'est-il pas dérivé, bien que dans un sens réducteur, d'une simple phrase du Christ qui n'a pas fini de résonner dans le coeur des hommes : « *La vérité vous libérera.* » (Jn 8,32)

L'Évangile de Jean rapporte une autre déclaration du Christ qui est certainement l'affirmation la plus incroyable qui ait jamais été formulée à propos de la vérité. C'est l'affirmation du Christ sur lui-même : « *Je suis le chemin, la vérité et la vie.* » (Jn 14,6) Comment une personne particulière, dans un moment déterminé de l'Histoire, a-t-elle pu dire d'elle-même « *Je suis la vérité* » ? Est-il même concevable qu'une telle affirmation ait le moindre sens ? Et alors quel sens ? Quel déplacement décisif le concept de vérité doit-il subir pour qu'une personne, fût-elle Dieu, puisse s'identifier à la vérité ?

Il est clair qu'une telle formule ne sera jamais totalement comprise par les hommes, toujours elle les interrogera et les obligera à remettre en cause leurs représentations limitées de la vérité. Mais même une compréhension très partielle de cette formule a de grandes conséquences. Ainsi, l'identification que le Christ opère dans sa personne du « chemin », de la « vérité » et de la « vie » n'est sans doute pas étrangère à deux principes remarquables de la vie intellectuelle à l'Université : Premièrement, pour tous ceux qui, de manière significative, se qualifient eux-mêmes de « chercheurs », il y a autant et plus de vérité dans la recherche de la connaissance, c'est-à-dire dans le chemin, que dans son résultat, les connaissances établies. Deuxièmement, dans la mesure exacte où la recherche de connaissances est orientée vers la vérité, la vie intellectuelle mérite effectivement le nom de vie.

L'identification inouïe de la vérité à la personne du Christ signale d'autre part aux universitaires, qui ont souvent besoin que cela leur soit rappelé, que leur savoir et leur intelligence ne sont pas tout : Si une personne est la vérité, les connaissances et leur recherche ne sont pas toute la vérité, et la vie intellectuelle n'est pas toute la vie.

L'Université née de l'Église reçoit de l'Église sa place bonne et légitime, qui est haute mais qui n'est pas au-dessus de tout. Comme l'intelligence, qui permet l'exercice de la raison, est un bien de très grande valeur que Dieu donne, le sentiment que l'on peut avoir de la posséder à un degré élevé est susceptible d'engendrer beaucoup de vanité. Une vanité d'autant plus prégnante dans les milieux savants que les institutions universitaires et académiques l'encouragent par un système très organisé d'honneurs. Aussi les universitaires ont-ils besoin, pour ne pas se perdre, de se rappeler la prière d'action de grâce que le Christ, « *tressaillant de joie sous l'action de l'Esprit Saint* », adressa à son Père : « *Je te bénis, Père, Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché cela aux sages et aux intelligents et de l'avoir révélé aux tout-petits.* » (Lc 10,21)

Les universitaires ont besoin, autant et plus que les autres hommes, d'être périodiquement ramenés à l'humilité, mère des vertus. Ce constat conduit à se poser la question du dépouillement et, plus profondément, de la présence ou de l'absence de la Croix du Christ dans la recherche universitaire de connaissances.

Je me suis aperçu que ce thème est évoqué au moins chez un grand penseur, la philosophe française Simone Weil, qui était la soeur cadette de l'un des plus grands

mathématiciens du XXe siècle, André Weil. Dans l'oeuvre de Simone Weil, le reflet inattendu du mystère de la Croix jusque dans la recherche de connaissances prend le nom de la confrontation avec la contradiction³. Simone Weil voit dans ce qu'elle appelle l'apparition de la contradiction, dans les sciences et tout particulièrement en mathématiques, la vérité la plus profonde manifestée dans la recherche de connaissances. Je voudrais, dans la dernière partie de cette conférence, reprendre certains éléments de réflexion de Simone Weil et y ajouter un ou deux développements.

Je suis en effet prêt à faire l'hypothèse que l'entreprise médiévale de l'Université, poursuivie de siècle en siècle jusqu'à aujourd'hui, aurait été impensable sans la connaissance de la Croix du Christ, qu'elle comprend en un certain sens une forme de participation à cette croix, et qu'elle est soutenue par l'espérance de la Résurrection.

La confrontation avec la vérité des faits, l'obéissance aux choses telles qu'elles sont, la docilité au réel, donc le renoncement à soi-même et à ses rêves imaginaires pour se rendre à la vérité, constituent, nous l'avons dit, le principe fondateur et la règle constitutive de l'Université. Un chercheur universitaire est, dans la mesure où il se rend digne de ce nom, un homme qui accepte d'être mené par les faits là où il n'aurait pas voulu ni imaginé d'être mené. C'est volontairement que je reprends ici les mots mêmes dont le Christ ressuscité avertit Pierre, le prince des Apôtres – « *un autre te ceindra et te mènera où tu ne voudrais pas* » (Jn 21,18) – après que, par trois fois, Pierre eut professé son amour pour lui. Un chercheur fait assaut contre les faits, il tente d'abord d'obtenir qu'ils obéissent à ses vues préconçues, mais les faits lui résistent avec une dureté plus forte que le diamant, la volonté du chercheur, épuisée après tant d'assauts lancés en vain, finit par se briser, et c'est alors seulement que l'esprit du chercheur, rendu par l'épreuve un peu plus réceptif à la vérité, peut accepter de s'incliner enfin devant les faits tels qu'ils sont, de se laisser conduire par eux et de laisser s'exprimer en lui une vérité plus subtile et plus belle, jamais encore aperçue, qui ne vient pas de lui. Cette expérience-là, tout chercheur véritable la connaît. C'est pour la rendre possible et pour la répéter avec toujours plus de profondeur que l'Université a été fondée il y a neuf siècles, qu'elle s'est développée génération après génération et qu'elle existe aujourd'hui encore.

L'épreuve de la contradiction face au réel est double : c'est une épreuve à la fois pour la volonté et pour l'intelligence. Non seulement les choses refusent de se plier à notre volonté mais elles opposent à notre intelligence une longue résistance et ne se rendent finalement à elle, d'ailleurs seulement en partie, qu'après d'immenses efforts dont on ne comprend pas, rétrospectivement, pourquoi ils ont été nécessaires. On consacre par exemple des années de peine à essayer de comprendre un seul point, et quand enfin apparaît une petite lumière, on réalise que toutes les tentatives infructueuses que l'on avait faites étaient bien trop compliquées et que les choses

³ Voir ma conférence « Simone Weil et la mathématique » donnée à la Bibliothèque nationale de France le 23 octobre 2009. Le texte a été publié dans le numéro de décembre 2010 de la revue « Aletheia » publiée par la Communauté de Saint Jean. Il est disponible sur mon site à l'adresse :

<http://www.ihes.fr/~lafforgue/textes/SimoneWeilMathematique.pdf>

attendaient d'être perçues dans leur divine simplicité. On se dit alors qu'il faut vraiment que notre intelligence soit tordue pour être restée si longtemps aveugle.

La simplicité et la splendeur de la vérité peuvent n'apparaître dans leur beauté rayonnante qu'après non seulement des années mais des siècles d'efforts poursuivis de générations en générations. D'après cette expérience que nous avons déjà, il est naturel de croire que certaines questions brûlantes qui se posent aujourd'hui ne pourraient commencer à s'éclairer pour l'intelligence qu'après des millénaires de vie universitaire. Cela demande aux chercheurs plongés dans la nuit, individuellement et collectivement, de ne pas se décourager.

Il existe une nuit de la recherche de la vérité dans les connaissances pour chaque problème posé, pour chaque domaine de recherche, pour chaque science et aussi pour l'entreprise universitaire dans son ensemble.

Je voudrais évoquer pour finir la triple nuit qui caractérise la situation de l'Université après huit ou neuf siècles d'existence : la nuit de la forêt toujours plus touffue et inextricable des savoirs, la nuit de l'impersonnalité et de l'impassibilité des choses telles que les savoirs en rendent compte, la nuit des apparentes contradictions entre les savoirs. Des nuits d'autant plus redoutables qu'elles touchent à la raison d'être de l'Université et l'éprouvent en ses fondements.

Nous l'avons dit, l'Université et son plan d'étude de toutes choses ont été établis sur la conviction que toutes choses sont en lien avec l'absolu puisque toutes sont créées par le Dieu unique et vrai. Or, la longue histoire de la recherche universitaire dans les différentes disciplines a pour corollaire que l'unité de la vérité et de sa connaissance dans l'ordre intellectuel – unité dont la perception avait présidé à la fondation de l'Université médiévale – est aujourd'hui perdue de vue. L'expansion toujours plus impressionnante et écrasante des connaissances a éloigné les uns des autres leurs différents champs, jusqu'à faire éclater la perception originelle de l'unité du savoir et de la vérité elle-même. Le principe de cette unité est heureusement maintenu dans l'organisation contemporaine de la plupart des universités du monde, qui comptent des facultés de toutes les disciplines scientifiques et littéraires, mais il faut bien reconnaître que, au sein de chaque université, les différentes facultés spécialisées s'ignorent les unes les autres. Les universitaires paraissent s'être accommodés de cette situation au point que les représentants de chaque discipline verraient d'un très mauvais œil ceux d'autres disciplines se permettre d'intervenir dans leur domaine. Chaque faculté paraît tenir jalousement à son autonomie, vécue en pratique comme une sorte d'indépendance paradoxale dans l'ordre de la vérité.

Ceci ne doit pourtant pas nous dissimuler le fait que l'éclatement des savoirs est pour l'Université et pour chaque chercheur individuellement rien de moins qu'une tragédie. Parce que le savoir n'a apparemment plus de centre, chaque universitaire peut légitimement éprouver le sentiment qu'il est perdu dans la nuit noire et, dans le secret de son cœur, en vérité, il éprouve ce sentiment. Dans son désarroi, il peut être tenté de recourir à divers échappatoires : Par exemple, faire effort pour se persuader

lui-même que sa propre science est le centre de la vérité, que les autres sciences lui sont subordonnées et que, si les représentants de ces sciences ne le reconnaissent pas, c'est mauvaise volonté de leur part. Ou bien, changer le sens de certains mots, appeler « recherche fondamentale » celle menée sans souci de ses applications directes et oublier que cette expression signifie, au sens propre, la recherche du fondement des choses, la recherche de la source de l'être et des essences, c'est-à-dire une recherche dont il désespère qu'elle soit possible.

Mais il est impossible de se mentir complètement à soi-même. Tous les universitaires savent bien, en leur for intérieur, qu'ils sont aujourd'hui perdus dans la forêt noire des savoirs. D'autant plus remarquable est le fait que, individuellement et collectivement, un très grand nombre ne succombent pas au découragement et persistent dans la quête et le service de la vérité disséminée dans le champ infini des connaissances. Cela signifie que la toute petite flamme de l'espérance continue à brûler silencieusement dans leur cœur : espérance qu'un jour la forêt des savoirs s'éclaircira et que la vérité paraîtra dans la gloire de son unité enfin manifestée.

La nuit de l'apparente disparition du centre de la vérité est redoublée par la nuit de l'impersonnalité radicale des choses et de la totale indifférence à notre égard qu'elles font paraître. L'Université a voulu étudier toutes choses comme créées par le Dieu qui nous aime du plus grand amour et qui a donné son Fils unique pour nous sauver. Mais voilà que les objets de pensée paraissent ne parler que le langage de marbre de la logique et des mathématiques, et les objets physiques le langage de lois plus dures que toutes les lois humaines. Depuis sa fondation, l'Université a étudié toutes choses comme pour y chercher autant de preuves tangibles de l'amour infini de leur Créateur.

Et voilà qu'aucune chose, jamais, n'accepte de fournir une telle preuve. L'Université née de l'Église ne pourrait-elle pas reprendre, dans l'ordre qui est le sien, les premiers mots du Psaume 22 que le Christ lui-même a répétés sur la Croix dans un cri : « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? (...) Mon Dieu, le jour j'appelle et tu ne réponds pas (...).* »

Soyons honnêtes. Comment croire que ces choses à l'étude desquelles nous consacrons notre vie, et dont il existe des milliards de milliards de milliards de semblables, ces choses qui n'ont pas besoin de nous et dont nous n'avons apparemment aucun besoin réel, sont créées par le même Dieu qui nous aime d'un amour comme il n'y en a pas de plus grand, de l'amour dont la preuve est de « *donner sa vie pour ses amis* » (Jn 15,13) ?

Mais soyons encore plus honnêtes. Un seul universitaire persisterait-il aujourd'hui à étudier ces choses s'il ne subsistait en lui vraiment aucune espérance que ces choses, contre toute apparence, ne sont pas là pour rien, qu'elles sont signifiantes, qu'elles sont en relation avec la vérité, avec une vérité qui est la vie ?

La troisième et dernière nuit du savoir universitaire est celle des apparentes contradictions entre les sciences, sans même parler des contradictions entre les

savoirs et le sens commun, ou de celles entre les connaissances objectivées et la sensibilité.

Chaque science est porteuse d'une vision du monde qui est à son origine et qu'elle approfondit et explicite dans le cours de son développement. Et chaque science tend à conforter par des arguments toujours plus solides la vision qui lui a donné naissance, quitte à faire évoluer cette vision. Or les différentes visions du monde qui sous-tendent le développement des différentes sciences apparaissent comme contradictoires entre elles. Par exemple, la physique moderne héritée de Galilée, Descartes et Newton repose sur la conviction que « *le monde est écrit en langage mathématique* », c'est-à-dire réductible à des mesures physiques soumises à des lois qu'il s'agit de découvrir. Autrement dit, le monde est réductible à des nombres reliés par des identités mathématiques. Autrement dit encore, il est représentable dans la pensée mathématique sous la forme d'objets géométriques. Plusieurs siècles de maturation de ces principes ont abouti à une théorie merveilleusement belle et extraordinairement confirmée par les mesures qu'elle permet de prévoir, qui ne distingue plus entre l'espace et le temps. Or l'indistinction entre l'espace et le temps n'est pas seulement contraire à l'expérience la plus intime que nous avons du passage du temps, elle ôterait tout leur sens à d'autres sciences comme la biologie, sans parler de l'Histoire. Dans la nuit de la raison qui consiste en les contradictions apparemment irréductibles de sciences qui ont toutes de solides arguments à faire valoir, grande peut être la tentation, pour les universitaires, de croire échapper à leur nuit en refusant de voir les contradictions ou en prétendant les résoudre à bon compte. Ainsi les représentants de telle ou telle science sont-ils tentés de penser que les autres sciences, et même nos propres expériences sensibles, seraient tissées d'illusions, auxquelles leur propre science échapperait seule.

Ce schéma se reproduit en particulier dans la dramatique relation, ou absence de relation, entre les sciences et le contenu de la révélation. Redisons-le encore, l'Université est une entreprise catholique. Elle s'est fondée sur un savoir qui est celui donné dans la révélation. Or voilà que le progrès des différentes sciences n'a pas apporté de preuve de la vérité de la révélation. Aux yeux de beaucoup, il lui a même enlevé sa crédibilité. Le plus décisif n'est d'ailleurs pas que le contenu de certaines sciences ait paru contredire certains contenus de la révélation. C'est plutôt que le contenu de ces sciences est devenu de plus en plus étranger à la révélation, qu'il a donné l'impression de n'avoir plus rien à voir avec elle. L'étude multiséculaire des sciences a amené la formation de nouveaux types culturels, différents du type des croyants. Scientifiques et croyants sont devenus presque deux humanités distinctes, dont chacune craint l'autre comme l'image de sa propre nuit.

Grande fut alors la tentation, pour l'entreprise catholique qu'est l'Université, de penser sortir de sa nuit en perdant la foi. Et effectivement, la plupart des universitaires ont perdu la foi. Mais si la foi était vaine, l'Université n'aurait aucun sens. Et si la foi était totalement perdue, il n'y aurait plus d'Université.

Grande fut aussi la tentation, pour les croyants, d'abandonner l'Université, de se désintéresser des sciences au nom de la foi. Mais que vaut une foi qui refuse la nuit ?

Il n'est pas en notre pouvoir de sortir de la nuit par nos propres forces. Le croire serait nous mentir à nous-mêmes. Il nous est seulement demandé de rester fidèles à la vérité, de la rechercher dans nos nuits, de l'aimer et de la servir.